



japrisot

COMPARTIMENT TUEURS

PIÈGE POUR CENDRILLON

**LA DAME DANS L'AUTO
AVEC DES LUNETTES ET UN FUSIL**

ADIEU L'AMI

L'ÉTÉ MEURTRIER

**LA COURSE DU LIÈVRE
À TRAVERS LES CHAMPS**

LE PASSAGER DE LA PLUIE

DENOËL
Extrait de la publication
des heures durant...

Compartiment tueurs

Piège pour Cendrillon

**La Dame dans l'auto
avec des lunettes et un fusil**

Adieu l'ami

**La Course du lièvre
à travers les champs**

L'Été meurtrier

Le Passager de la pluie

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Romans

Compartiment tueurs
Piège pour Cendrillon
La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil
L'Été meurtrier
La Passion des femmes
Un long dimanche de fiançailles
Les Mal Partis

Écrit pour l'écran

Adieu l'ami
La Course du lièvre à travers les champs
Le Passager de la pluie

En un volume

AUX ÉDITIONS DENOËL/ROBERT LAFFONT

Écrit
par Jean-Baptiste Rossi

Sébastien
JAPRISOT

Compartiment tueurs

Piège pour Cendrillon

**La Dame dans l'auto
avec des lunettes et un fusil**

Adieu l'ami

**La Course du lièvre
à travers les champs**

L'Été meurtrier

Le Passager de la pluie

DENOËL
des heures durant...

WWW.DENOEL.FR

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

Compartiment tueurs

© 1962, by Éditions Denoël

Piège pour Cendrillon

© 1965, by Éditions Denoël

La dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil

© 1966, by Éditions Denoël

Adieu l'ami

© 1968, by Éditions Denoël

La course du lièvre à travers les champs

© 1972, by Éditions Denoël

L'été meurtrier

© 1977, by Éditions Denoël

Le passager de la pluie

© 1992, by Éditions Denoël

Pour la présente édition

© 2003, by Éditions Denoël

9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN : 2-207-25433.X

B 25433.3

COMPARTIMENT TUEURS

C'est comme ça que ça commence

Le train venait de Marseille.

Pour l'homme qui était chargé de suivre les couloirs et de jeter un coup d'œil sur les compartiments vides, c'était « le Phocéén de moins dix – après, on casse la croûte ». Il y avait eu d'abord « l'Annecy de moins vingt-cinq », dans lequel il trouva deux manteaux, un parapluie et une fuite de chauffage. Il vit s'arrêter le Phocéén de l'autre côté du même quai, alors qu'il était penché derrière une vitre sur un écrou de manette fendu en deux.

C'était un samedi très clair et très froid du début d'octobre. Les voyageurs qui rentraient du Midi, où l'on se baignait encore sur les plages, étaient surpris par la buée qui enveloppait leurs phrases de retrouvailles.

L'homme qui suivait les couloirs avait quarante-trois ans, se nommait Pierre, Bébé pour les copains, affichait des idées d'extrême gauche, pensait à une grève qui devait éclater la semaine suivante, et les choses étant ce qu'elles sont à 7 h 53, en gare de Lyon, un samedi matin un peu froid, il avait faim et envie d'un bon café.

Comme on ne devait pas enlever les wagons du quai avant une bonne demi-heure, il décida, en descendant de l'Annecy, d'aller prendre le café avant de « s'envoyer » le Phocéén. À 7 h 56, il était dans un bureau en réfection, au bout de la voie M, une tasse jaune à liséré rouge fumant dans sa main, sa casquette bleue en arrière, à discuter avec un contrôleur myope et un manoeuvre nord-africain, de l'efficacité d'une

grève déclenchée un mardi, un jour où personne, mais personne ne prend le train.

Il parlait lentement, tranquillement, et prétendait, lui, qu'un débrayage c'est comme la publicité, ce qui compte c'est d'en mettre un coup dans l'imagination du bourgeois. Les trois autres dirent que bien sûr, il avait raison. On lui donnait facilement raison. Il était grand, lourd, avec des gestes lourds, une voix lourde, de grands yeux tranquilles qui le rajeunissaient. Il avait la réputation d'un type qui n'avale pas ses dents quand on lui tape sur l'épaule par derrière, un type calme.

À 8 h 05, il suivait les couloirs du Phocéan, faisait glisser des portes vitrées, les refermait.

Dans la voiture 4, seconde classe, au troisième compartiment en commençant par l'arrière, il découvrit un foulard imprimé jaune et noir oublié sur une couchette. Il le déplia pour le regarder, vit un dessin qui représentait la baie de Nice, se rappela Nice, la Promenade des Anglais, le *Casino*, un petit café du quartier Saint-Roch. Il était allé à Nice deux fois : à douze ans en colonie de vacances, à vingt en voyage de noces.

Nice.

Dans le compartiment suivant, il trouva le cadavre.

Bien qu'il s'endormît régulièrement avant le film au cinéma, il sut tout de suite que c'était un cadavre. La femme était allongée en travers de la couchette inférieure droite, les jambes bizarrement pliées par-dessus le bord, les pieds invisibles sous la banquette, un éclat de jour dans ses yeux ouverts. Ses vêtements, un tailleur sombre et un chemisier blanc, étaient en désordre, mais pas davantage, lui sembla-t-il, que ceux d'une voyageuse qui s'était allongée tout habillée sur une couchette de seconde. Sa main gauche était agrippée, jointures aiguës, au bord de la banquette. Sa main droite était restée appuyée à plat sur le mince matelas, et le corps tout entier semblait statufié dans un effort pour se redresser. La jupe du tailleur était relevée en trois plis sur le haut des jambes. Un escarpin noir au talon très fin gisait sur la couverture grise de la S.N.C.F., roulée en boule au pied de la couchette.

L'homme qui suivait les couloirs dit un gros mot et resta douze secondes à regarder le cadavre. La treizième seconde, il

regarda le store baissé sur la vitre du compartiment. La quatorzième seconde, il regarda sa montre.

Il était 8 h 20. Il répéta le gros mot se demanda vaguement qui il devait prévenir, et, à tout hasard, chercha sa clef dans sa poche pour boucler les lieux.

Cinquante minutes plus tard, alors que le store était relevé et que le soleil s'était déplacé vers les genoux de la femme étendue, les flashes du photographe de l'Identité judiciaire crépitaient dans le compartiment.

La femme était brune, jeune, plutôt grande, plutôt mince, plutôt jolie. Un peu au-dessous de l'échancrure de son chemisier, elle portait au cou deux traces de strangulation, la plus basse faite de petites marques rondes alignées bout à bout, la plus haute, la plus profonde aussi, plate et bordée d'un renflement noirâtre. D'un index paisible, le médecin remarqua et fit remarquer une chose : ce n'était pas seulement que la peau était violacée, mais le noir s'en allait, comme si l'on s'était servi d'une ceinture sale.

Les trois hommes en pardessus, qui l'entouraient, bougèrent pour voir. Des perles écrasées craquèrent à nouveau sur le plancher du compartiment. Il y en avait partout, répandues en minuscules taches de soleil sur le drap où la femme était renversée, sur la couchette voisine, par terre, et même à un mètre du sol, sur le rebord de la fenêtre. Plus tard, on en retrouva dans la poche droite du tailleur sombre. C'étaient des perles brillantes, sans valeur, d'un collier de Prisunic.

Le médecin dit qu'à première vue, l'assassin s'était d'abord tenu derrière sa victime, lui avait passé un bâillon plat autour du cou, l'avait étranglée en tirant également sur le collier qui avait cédé. La nuque ne portait pas d'ecchymose, les vertèbres cervicales n'étaient pas brisées. Par contre, la strangulation avait écrasé fortement le larynx et les muscles latéraux.

Elle s'était peu défendue et mal. Ses ongles étaient faits, et le vernis n'était écaillé que sur un doigt, le médius de la main droite. L'assassin, soit volontairement, soit entraîné par la lutte, l'avait ensuite renversée sur la couchette. Il avait achevé

de l'étrangler par un étirement de son bâillon de chaque côté du cou. Autant qu'on pouvait en juger, il avait fallu à la victime deux ou trois minutes pour mourir. La mort remontait à moins de deux heures, approximativement à l'arrivée du train en gare.

L'un des hommes dans le compartiment, assis sur le bord de la couchette inférieure gauche, les mains dans les poches de son pardessus, son chapeau un peu de travers sur le crâne, posa une question du bout des lèvres. Par acquit de conscience, le médecin releva délicatement la nuque de la victime, en s'asseyant de biais à côté d'elle, et dit qu'évidemment, il était encore un peu tôt pour répondre, mais qu'à son avis, placé comme il avait pu l'être, l'assassin n'avait pas besoin d'être beaucoup plus grand ni beaucoup plus fort que sa victime, une femme comme un homme pouvait avoir fait ça. Les femmes n'étranglent pas, voilà tout.

Bon. Il verrait le cadavre en fin de matinée à l'Institut. Il prit sa serviette, souhaita bonne chance à l'homme qui était assis et s'en alla. Il referma la porte du compartiment en partant.

L'homme qui était assis sortit la main droite de sa poche, une cigarette coincée entre deux doigts. L'un de ses compagnons lui donna du feu, puis les mains dans les poches de son pardessus, lui aussi, alla coller son front contre la vitre.

Sur le quai, juste au-dessous de la fenêtre, les gens de l'Identité judiciaire, qui attendaient qu'on leur livre le compartiment, fumaient en silence. Plus loin, un groupe d'agents, d'employés un peu badauds et de laveurs de vitres discutait ferme. Un brancard de toile métis, aux poignées de bois patiné, était appuyé contre le wagon, à côté de la portière avant.

L'homme qui regardait par la vitre sortit un mouchoir de sa poche de pardessus, se moucha, annonça qu'il couvait la grippe.

L'homme au chapeau, assis derrière lui, répondit que c'était bien dommage, mais que sa grippe attendrait un peu, il fallait que quelqu'un s'occupe de ça. Il l'appela *Grazzi*, et dit que c'était lui, *Grazzi*, qui allait s'occuper de ça. Il se leva, enleva son chapeau, prit un mouchoir à l'intérieur, se moucha bruyamment, déclara que lui aussi, bon Dieu, il avait la grippe,

remit le mouchoir dans le chapeau, le chapeau sur sa tête, et dit de sa voix du bout des lèvres, assourdie par le rhume, que tant qu'à faire, il ferait bien, lui, Grazzi, de commencer tout de suite. Sac. Vêtements. Valise. Primo, qui est la nana. Secundo, d'où elle vient, où elle habite, qui elle connaît, et le toutim. Tertio, la liste de réservation du compartiment. Rapport le soir, 7 heures. Un peu moins de connerie que d'habitude, ça ne ferait pas de mal. L'instruction, c'était cette peau de vache de Frégard. À bon entendeur, salut. Le truc, c'est envelopper. Tu comprends? Envelopper.

Il sortit une main de sa poche pour faire un rond de bras. Il regardait fixement l'homme près de la vitre, qui ne se tournait pas.

Il dit bon, qu'il devait voir Trucmuche, pour cette histoire de machines à sous, qu'il se tirait.

Le troisième homme, qui ramassait les perles répandues sur le plancher, leva les yeux et demanda, patron, ce qu'il avait à faire, lui. Il y eut un gros rire, puis la voix assourdit par le rhume dit pauvre nouille, qu'il n'avait qu'à enfiler ce qu'il tenait. Qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre?

L'homme au chapeau se retourna vers celui qui regardait toujours par la vitre, un homme maigre, très grand, au pardessus bleu marine élimé aux manches, aux cheveux d'un brun terne, aux épaules voûtées par trente-cinq ou quarante ans de soumission quotidienne. Devant son visage, il y avait de la buée sur la vitre. Il ne devait pas voir grand-chose.

L'homme au chapeau dit qu'il n'oublie pas, lui, Grazzi, de jeter un coup d'œil sur les autres compartiments, on ne sait jamais et même quand on trouve que dalle, ça fait du poids dans le rapport. Faut envelopper.

Il voulut ajouter autre chose, mais il haussa les épaules, dit à nouveau bon Dieu, qu'il en tenait une carabine, toi, l'enfileur de perles, je te trouve au Quai vers midi, *ciao*, et il s'en alla sans refermer la porte.

L'homme debout devant la vitre se retourna, visage blafard, yeux bleus, regard tranquille, et dit à l'autre, penché sur la couchette où la femme tendait un dos mort, des muscles morts, qu'il y avait vraiment des coups de pied quelque part qui se perdaient.

Un petit carnet à reliure spirale, aux feuilles quadrillées, à la couverture rouge maculée de traces de doigts. Il avait coûté cent francs dans une papeterie de Bagneux, dont le patron buvait et battait sa femme.

Celui que ses collègues appelaient Grazzi l'ouvrit dans un bureau du premier étage de la gare, pour y noter les premières constatations. Il était près de onze heures. La voiture 4 du Phocéén avait suivi le reste du train sur une voie de garage. Trois hommes gantés, armés de sacs de cellophane, le passaient au crible.

Le Phocéén avait quitté Marseille le vendredi 4 octobre à 22 h 30. Il avait fait un arrêt normal aux gares d'Avignon, Valence, Lyon et Dijon.

Les six couchettes du compartiment où l'on avait trouvé la victime étaient numérotées de 221 à 226, en partant du bas, numéros impairs à gauche en entrant, pairs à droite. Cinq étaient louées au départ de Marseille. Une seule, la 223, était libre jusqu'à Avignon.

La victime gisait sur la couchette 222. Le billet de location retrouvé dans son sac à main indiquait qu'elle était montée dans le train à Marseille et que, sauf échange de place avec un autre voyageur, elle avait occupé durant la nuit la couchette 224.

Un seul contrôle des voitures de seconde classe avait eu lieu durant le voyage : après l'arrêt d'Avignon, entre onze heures trente et minuit trente. Les deux employés qui avaient effectué ce contrôle ne purent être joints par téléphone qu'en début d'après-midi. Ils avaient noté qu'aucun voyageur n'avait manqué son train, mais ils ne gardaient, à leur grand regret, aucun souvenir des occupants du compartiment.

Quai des Orfèvres, 11 h 35

Les vêtements, les sous-vêtements, le sac à main, la valise, les chaussures, l'alliance de la victime attendaient sur la table d'un inspecteur qui n'était d'ailleurs pas le bon. Un double dactylographié de l'inventaire de Bezard, stagiaire à l'Identité, les accompagnait.

Un clochard qu'on interrogeait à une table voisine fit une plaisanterie sordide sur le sac en papier, déchiré au cours du transport dans les étages, d'où émergeait un flot de nylon blanc. Celui qu'on nommait Grazzi lui dit de la boucler, sur quoi le clochard répondit qu'il fallait s'entendre, quitte à la boucler, il préférerait partir, alors l'inspecteur assis en face de lui se crut obligé de lever la main, sur quoi une dame qui avait assisté « du début à la fin » à un accident de la circulation prit le parti des opprimés. Le tout ponctué par la chute des objets que Grazzi laissait tomber en voulant transporter tout à la fois, de la table qu'on avait crue la bonne à sa propre table.

Avant que l'incident fût clos, le même Grazzi connaissait déjà la moitié de ce que pouvait lui apprendre son fardeau cavaleur qui, au fur et à mesure qu'il en faisait l'inventaire, débordait de sa table, glissait de sa chaise, se répandait sur le parquet, gagnait les tables voisines où les collègues pestaient contre cet abruti qui ne pouvait pas faire ses affaires où c'était conçu pour.

L'inventaire dactylographié de l'Identité judiciaire était accompagné de quelques précisions : une perle retrouvée dans la poche droite du tailleur sombre avait rejoint celles qu'on avait recueillies dans le train et qui seraient examinées ; les empreintes relevées sur le sac à main, la valise, les chaussures et les affaires à l'intérieur du sac ou de la valise, étaient pour la plupart celles de la victime, et les autres, pour être comparées à celles recueillies dans le train, nécessiteraient un examen difficile, car elles n'étaient ni récentes, ni de bonne qualité ; un bouton manquant au corsage avait été retrouvé dans le compartiment et serait examiné avec les perles ; une feuille 21 × 27 retrouvée à l'intérieur du sac, pliée en quatre, portant divers dessins maladroits et obscènes, accompagnés de la légende « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » était, à n'en pas douter, un rébus de commis voyageur. Il était d'ailleurs faux : à voir l'insistance (quatorze lignes dactylographiées) que Bezard mettait à expliquer pourquoi ça ne collait pas, on pouvait être sûr que ceux d'en haut s'étaient bien amusés et que ce serait, dans la Maison, la scie du jour.

À midi, le rébus avait d'ailleurs franchi les étages, puisque le patron, chapeau sur la tête, derrière son bureau, proposait des solutions à coups de crayon et de gros rires d'enrhumé, à trois inspecteurs rigolards qui lui renvoyaient la balle.

Il y eut un silence quand celui qu'on nommait Grazzi entra dans la pièce, épaules voûtées, en se mouchant.

Le patron releva son chapeau sur la nuque et dit c'est bon les enfants, qu'il avait à causer avec Sherlock Holmes, à voir sa figure ça doit pas aller fort, vous pouvez calter. Il gardait son crayon à la main, la pointe posée sur une feuille couverte de petits dessins, une trace de ses gros rires au coin de la bouche et dans le plissement des yeux. Il continua vaguement de dessiner, regard baissé, tandis que Grazzi, appuyé à un radiateur de chauffage, déchiffrait son petit carnet rouge d'une voix morne.

La victime se nommait Georgette Thomas. Trente ans. Née à Fleurac (Dordogne). Mariée à vingt ans à Jacques Lange. Divorcée quatre ans plus tard. Taille 1,63 m, cheveux bruns, yeux bleus, teint clair, signes particuliers néant. Représentante-démonstratrice des produits de beauté Barlin. Habite 14, rue Duperré. Tournée de démonstratrice à Marseille du mardi 1^{er} octobre au vendredi 4 octobre au soir. Descendue à l'*Hôtel des Messageries*, rue Félix-Pyat. Pris ses repas dans divers établissements de la rue Félix-Pyat et du Centre. Gagnait 922,58 F par mois, charges sociales déduites. Compte en banque à ce jour : 774,50 F. Argent liquide dans son sac : 342,93 F plus un dollar canadien. Le vol ne paraît pas le mobile du meurtre. Un carnet d'adresses à vérifier. Rien de particulièrement bizarre dans ses affaires : un tube d'aspirine vide qu'elle aurait pu jeter, plusieurs photos du même enfant, une lettre vaguement tendre au sujet d'un rendez-vous à remettre, commençant par « ma caille », sans date et non signée, c'est tout.

Le patron dit bon, que c'était simple comme bonjour, faut commencer à faire baver les gens. Il sortit une cigarette tordue de la poche de son veston, la redressa entre ses doigts. Il chercha du feu. Grazzi s'approcha pour lui en donner. En se penchant vers la flamme, le patron dit primo, la rue Duperré, si c'est bien là qu'elle crèche. Il tira sur sa cigarette et tous-

sota qu'il devrait s'arrêter de fumer. Secundo, les machins Barlin. Tertio, retrouver les parents proches et qu'on aille la reconnaître.

Il regarda la feuille aux dessins posée devant lui et dit, avec un sourire qui revenait de loin, que c'était marrant. Qu'est-ce qu'il en pensait, lui, Grazzi, de ce truc ?

Grazzi n'en pensait rien.

Le patron dit bon et se leva. Il avait rendez-vous pour déjeuner avec son fils, dans un bistrot des Halles. Son fils voulait faire les Beaux-Arts. Vingt berges et rien dans le crâne. La trompette et les Beaux-Arts, c'est tout ce qui l'intéressait. Son fils était un con.

En passant son manteau, il s'arrêta pour tendre l'index et répéter qu'il pouvait le croire, lui, Grazzi, il avait un fils qui était con. Ça n'empêchait pas, malheureusement, les sentiments. Il pouvait le croire, lui, Grazzi, son fils lui déchirait le cœur.

Il dit bon, qu'ils se reverraient dans l'après-midi. Et cette liste de réservation ? Les chemins de fer, ils sont jamais pressés. En tout cas, pas la peine de bourrer le Labo avec une tapée d'exams. Couper le sifflet à une nana, c'était pas le travail d'un pro. Avant qu'il ait dit ouf, lui, Grazzi, un pauvre toquard allait lui tomber tout cuit dans les bras : je l'aimais et tout le toutim. Plus qu'à envelopper pour cette peau de vache de Frégard.

Il fermait son pardessus sur une écharpe de laine à carreaux rouges, sur un gros ventre qu'il portait en avant comme une femme enceinte. Il regardait fixement Grazzi à hauteur de la cravate. Il ne regardait jamais personne en face. On disait qu'il avait un défaut dans les yeux, quelque chose quand il était gosse. Mais comment croire qu'il avait été gosse ?

Dans le couloir, il se retourna vers Grazzi qui entra dans la salle des inspecteurs, et lui dit qu'il oubliait quelque chose. Cette histoire de machines à sous, on pouvait pas y mettre les doigts, elle recoupait trop de monde. Alors, avant qu'on passe les billes à la D.S.T., inutile d'essuyer les plâtres. Si un « canard » traînait dans la Maison, autant lui refiler la nana qui avait l'air pépère, et la boucler sur le reste. À bon entendeur, salut.

Le premier « canard » qui traînait attrapa Grazzi par la manche à seize heures, alors qu'il revenait de la rue Duperré en compagnie du blond ramasseur de perles. Il avait le sourire sérieux et la mine prospère des appointés de *France-Soir*.

Grazzi lui fit cadeau de l'étranglée de la gare de Lyon avec toutes les réserves d'usage, et, bon prince, sortit de son portefeuille un contretypé d'une photo d'identité. Georgette Thomas y était telle qu'on l'avait trouvée, bien maquillée et bien coiffée, très reconnaissable.

Le journaliste siffla, prit des notes, écouta bien, regarda sa montre-bracelet, dit qu'il fonçait à l'Institut médico-légal : Il y « engraisait » un pote, et avec de la veine, il piquerait là-bas la concierge de la rue Duperré qui était allée reconnaître la victime. Il lui restait cinquante minutes pour faire passer son papier dans les dernières éditions.

Il partit si vite que dans le quart d'heure qui suivit tous les autres journaux de Paris étaient alertés par leurs bonnes âmes. Mais pour eux, ça n'avait plus d'intérêt, le lendemain était dimanche.

À 16 h 15, en ouvrant son pardessus, alors qu'il s'apprêtait à prendre le téléphone, pour voir où le mènerait le carnet d'adresses de la victime, Grazzi trouva sur sa table la liste de réservation manuscrite des places 221 à 226 du Phocéen. Les six voyageurs avaient retenu leurs couchettes vingt-quatre heures ou quarante-huit heures à l'avance.

221	Rivolani	vendredi 4 octobre, Marseille.
222	Darrès	jeudi 3 octobre, Marseille.
223	Bombat	jeudi 3 octobre, Avignon.
224	Thomas	vendredi 4 octobre, Marseille.
225	Garaudy	jeudi 3 octobre, Marseille.
226	Cabourg	mercredi 2 octobre, Marseille.

Service pour service, celui qu'on nommait Grazzi appela l'Institut médico-légal pour demander au journaliste d'insérer la liste dans son papier. À l'autre bout du fil, quelqu'un dit un instant, et Grazzi répondit qu'il ne coupait pas.

Couquette 226

René Cabourg avait le même pardessus à martingale depuis huit ans. La plus grande partie de l'année, il portait des gants de laine tricotée, des pulls à manches longues, une grosse écharpe qui l'engonçait.

Il était frileux, vite grippé, et dès les premiers jours de froid son humeur, qui était naturellement maussade, confinait à la neurasthénie.

Il quittait chaque soir la succursale Paris-Sud des établissements Progine (« Le progrès dans votre cuisine ») un peu après 17 h 30. Bien qu'il eût un arrêt d'autobus en face de son bureau, place d'Alésia, il allait prendre son 38 au terminus de la Porte d'Orléans, pour être sûr d'avoir une place assise. Tout au long du trajet jusqu'à la gare de l'Est, il ne levait pas les yeux de son journal. Il lisait *Le Monde*.

Ce soir-là, qui n'était pas un soir comme les autres, puisqu'il était rentré le matin même du seul voyage qu'il eût fait en dix ans, René Cabourg connut quelques entorses à ses habitudes. D'abord, il avait oublié ses gants dans un tiroir de sa table, et comme il avait hâte de rentrer chez lui, où il n'avait pas fait le ménage depuis une semaine, il renonça sur le trottoir à remonter les chercher. Ensuite, ce qui ne lui arrivait jamais, il entra dans une brasserie de la Porte d'Orléans et but un demi au comptoir : il n'arrêtait pas d'avoir soif depuis son départ de Marseille, dans un compartiment surchauffé où, parce qu'il y avait des femmes et qu'il n'était pas sûr de la propreté de son pyjama, il avait dormi tout habillé. Enfin, en sortant de la brasserie, il fit trois étalages de jour-

Sébastien Japrisot, né à Marseille, a fait ses études chez les Jésuites, puis en Sorbonne. En 1950, alors qu'il n'a que dix-sept ans, il publie sous son vrai nom (Jean-Baptiste Rossi) un roman, *Les Mal Partis*, qui obtient en 1966 le prix de l'Unanimité (décerné par un jury qui comprend Sartre, Aragon, Elsa Triolet, Adamov, J.-L. Bory, Robert Merle). Il traduit à vingt ans *L'Attrape-cœurs* de Salinger, et plus tard les *Nouvelles*. Après une expérience de concepteur et de chef de publicité dans deux agences parisiennes, il publie coup sur coup *Compartment tueurs* et *Piège pour Cendrillon* (grand prix de la Littérature policière), qui rencontrent d'emblée la faveur de la critique et du public. Succès que viendra confirmer *La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil* (Best Crime Novel en Grande-Bretagne). Après une période où il écrit directement pour le cinéma (*Adieu l'ami*, *Le Passager de la pluie*, *La Course du lièvre à travers les champs*), il revient à la littérature avec *L'Été meurtrier* (prix des Deux-Magots, 1978, César de la meilleure adaptation cinématographique en 1984). Le roman et le film connaîtront le succès que l'on sait, qui préfigure celui de *La Passion des femmes* en 1986. Un an plus tard, Sébastien Japrisot redevient scénariste et metteur en scène pour *Juillet en septembre*.

design=ABK6+moyen

© Cathy Esposito

B 25433.3  05.03

ISBN 2.207.25433.X

29 €

Extrait de la publication

